

d'heure environ avant d'entrer dans la ville, nous ne fûmes pas arrêtés un seul instant par eux, à cause du caractère d'ambassadeur dont M. Leray était revêtu.

Bien qu'il fit nuit quand nous entrâmes à Puebla, la quantité et l'élégance des équipages que nous rencontrâmes, nous donnèrent une haute idée du luxe des habitants; les boutiques étaient bien éclairées, et la population nombreuse qui circulait dans les rues, indiquait bien par son activité, une ville du premier ordre. Le marché, malgré l'heure avancée, était encore tumultueux. Après avoir traversé un quartier percé de rues larges et d'une belle apparence, nous descendîmes dans un hôtel somptueux, que je pris d'abord pour la résidence de l'une des principales autorités du pays.



## CHAPITRE VII.

### Tierra Fria.

Lorsque l'on a longtemps été à la mer, où nul bruit ne vient troubler le silence et la méditation; lorsque l'on vient de traverser de vastes savannes, coupées de loin en loin par des villages où la vie s'écoule paisiblement, on éprouve une singulière impression en arrivant dans une grande ville, surtout si cette ville est habitée par un peuple vif, mobile, impressionnable, qui parle haut et s'agite sans cesse; on écoute ces mille bruits qui n'en font qu'un et qui vous parviennent tumultueusement longtemps avant que vous puissiez en distinguer les causes: ce bourdonnement

confus de gens qui vont à leurs affaires, de marchands en plein air, qui vantent à haute voix leurs marchandises; cette multitude de pauvres, lèpre des pays méridionaux, qui demande obstinément l'aumône; le son des cloches mille fois répété, celui non moins bruyant des voitures roulant sur le pavé; cette activité sonore et retentissante qui ne peut se trouver qu'au sein d'une nombreuse population, tout vous fait éprouver une sensation assez semblable à celle d'un prisonnier rendu à la liberté. Nous nous sentions heureux de retrouver des hommes vivant dans une société élégante. Loin d'être rassasiés ou fatigués par le spectacle varié qui passait sous nos yeux, nous avions hâte de quitter la voiture pour revenir satisfaire à loisir la curiosité qui n'était qu'excitée en nous.

Puebla a un aspect splendide; ses longues rues, tirées au cordeau et se coupant régulièrement à angles droits, lui donneraient un aspect monotone sans l'extrême variété répandue dans la décoration extérieure des maisons. Il est difficile de voir quelque chose de plus riche et de plus pittoresque tout à la fois. Quelques-unes sont peintes et ornées de sujets variés, de colonnes, de pilastres, de guirlandes et de paniers de fleurs; d'autres, d'un goût plus austère, sont recouvertes de plaques de faïence vernie<sup>1</sup> d'une forme carrée, dont la réunion forme un tout symétrique. (Ces plaques, que l'on fabrique encore à Valence, et qui décorent la partie inférieure des murailles de tous les grands établissements, ont probablement été introduites en Espagne par les Arabes; car c'est la décoration

<sup>1</sup> En espagnol ces faïences se nomment *azulejos*.

générale des parois inférieures, non-seulement de leurs mosquées, mais encore de leurs plus simples habitations.) Des sujets, tirés de l'Écriture-Sainte, sont presque les seuls représentés. Quelques-unes des maisons de Puebla ont su allier, par un heureux mélange, la peinture à fresque aux *azulejos* réticulaires.

L'hôtel où nous étions descendus était un des plus beaux de la ville; les appartements en étaient meublés à la française. Je remarquai avec plaisir que le nombre et l'épaisseur des matelas suivait une progression parfaitement en harmonie avec la richesse de la cité et l'élévation de la température. En terre chaude, il n'y en avait pas; en terre tempérée, nous en eûmes un petit; en terre froide, nous en avions deux assez passables.

Nous achevions à peine de prendre possession de notre gîte que déjà le commandant Leray recevait un officier, aide-de-camp du gouverneur militaire, qui venait, de la part du général, lui présenter ses compliments et lui faire toutes sortes d'offres de service.

Puebla de los Angeles<sup>1</sup> est, à juste titre, considérée comme la seconde ville du Mexique par son importance, par la beauté, la richesse et le nombre de ses monuments et par sa population que l'on estime à 80,000 habitants. Capitale de la province qui porte son nom, Puebla est située sur une des plaines les plus élevées du

<sup>1</sup> La ville de Puebla de los Angeles fut fondée en 1531 par l'illustre seigneur don Sebastián Ramirez de Fuenleal, évêque de l'île de Saint-Domingue, président de l'audience royale du Mexique, et gouverneur de la Nouvelle-Espagne, depuis 1531 jusqu'en 1534. Il fut depuis nommé évêque de Cuenca, où il mourut.

plateau d'Anahuac ; ses environs, médiocrement bien cultivés, sont néanmoins d'une fertilité extrême, et si jamais l'agriculture bien entendue et ses perfectionnements sont adoptés au Mexique, nul doute que l'importance de cette cité ne s'accroisse d'une manière extraordinaire. C'est, du reste, la seule ville véritablement manufacturière de la confédération mexicaine ; elle est renommée pour de certains tissus. C'est là que se fabriquent les rebozos les plus beaux. Il y en a dont le prix s'élève à plus de 100 pesos (500 fr. environ). Ces espèces de châles ou d'écharpes sont effectivement d'un travail admirable. Il s'y fabrique aussi de la poterie de luxe, dont les formes sont des plus gracieuses.

Plusieurs églises mériteraient d'être citées ; malheureusement je ne pus les voir que la nuit. Je signalerai entre toutes la cathédrale. Ce beau monument, situé sur la Plaza-Mayor, dont il forme un des côtés, est construit dans le goût italien de la fin du dix-septième siècle, et je ne serais pas étonné que l'architecte soit de ce dernier pays. L'intérieur de l'édifice était faiblement éclairé lorsque j'y entrai, et je ne pus d'abord en distinguer toute la richesse ; mais, lorsque mes yeux furent habitués à cette douce clarté, je visitai quelques-unes des chapelles qui sont décorées avec une profusion d'ornements fatigante à détailler, où le goût fait souvent place à une richesse bizarre. Le maître-autel attira mon attention ; c'est un gigantesque ouvrage en orfèvrerie, presque entièrement en argent, dans un style splendide, mais tourmenté. Il est malheureux qu'une aussi précieuse matière ait été employée à une époque où les arts en général étaient en dé-

cadence. Quand on compare ce maître-autel avec les custodias de Sarragosse, de Cordoue, de Tolède ou de Séville, également en argent, l'avantage est tout entier du côté de ces élégants travaux, exécutés, pendant le seizième siècle, par des artistes habiles qui, après avoir puisé dans l'étude des maîtres le goût du beau, enrichirent leur pays de ces chefs-d'œuvre. On m'assura que le maître-autel de Puebla avait coûté la somme énorme de deux millions et demi.

Presque toutes les églises offriraient des chapelles dignes d'être décrites avec soin, bien que la même absence de pureté dans le goût de leurs ornements leur donne un air de famille. Ces édifices sont généralement remarquables par leur belle et grande disposition. El Espiritu-Santo est une des églises dont l'aspect m'a le plus frappé. Ce monument, comme tous ceux qui ont appartenu aux jésuites, a l'apparence splendide et grandiose que cette célèbre congrégation savait imprimer à ses œuvres. Le choix des matériaux employés dans la construction est superbe. Quelques tableaux de bons maîtres décorent les chapelles principales ; mais je n'y voyais pas assez distinctement pour apprécier leur mérite. Je fus obligé sur ce point de m'en rapporter à l'admiration un peu suspecte de mon guide. Le collège des jésuites, attenant à l'église, a le même caractère d'architecture que l'édifice auquel il est annexé.

Je ne pus que passer devant San-Felipe-de-Neri, San-Agustin, et plusieurs autres églises moins importantes. La première ressemble beaucoup à la cathédrale par le style de sa construction, et l'égale presque en grandeur.

Puebla possède une vaste bibliothèque, que l'on dit fort riche en livres rares et en manuscrits précieux.

Les rues principales ont un large trottoir de chaque côté, quelquefois en dalles, mais plus communément en petits cailloux symétriquement arrangés. Quelques rues sont pavées en petites pierres roulées que l'on choisit soigneusement de la même dimension et avec lesquelles on forme des dessins ingénieux. Rien de plus agréable que ce mode de pavage. Il semble que l'on marche sur un vaste tapis; et, malgré le grand concours de voitures et de cavaliers, ce système est tellement solide qu'il résiste même à la négligence que les Mexicains apportent à son entretien.

Cette ville possèdera sous peu, car elle n'est point complètement achevée, une promenade publique entourée de grilles; les arbres n'en sont pas encore bien grands, mais, dans cet heureux climat, avec la fertilité miraculeuse du plateau de Puebla, ils doivent, en peu de temps, atteindre une grande dimension. Du reste, la promenade est vaste, bien distribuée, commode pour les promeneurs: au centre, les personnes à pied trouvent des allées ombragées; à l'intérieur, un vaste hippodrome est destiné aux voitures et aux cavaliers.

L'heure avancée me ramena malgré moi à la posada. Nous devions partir le lendemain de très-bonne heure: il nous restait encore trente lieues à faire et deux grandes montagnes à passer. Heureusement, de Puebla à Mexico la route était digne, nous assurait-on, d'une nation civilisée, et les dangers que nous pourrions courir encore n'étaient pas de ceux qui proviennent du mauvais état des chemins.

A trois heures du matin les chevaux étaient attelés, et il nous fallut remonter en voiture; mais notre bon temps

était fini. Depuis Plan-del-Rio nous voyagions assez commodément, six dans une voiture à neuf places. A Puebla, les voyageurs se trouvèrent au grand complet; cela nous parut dur. Nous étions serrés comme au sortir de Vera-Cruz, mais avec cette différence désavantageuse qu'alors nous étions frais et dispos, et qu'aujourd'hui nous venions de passer trois longues journées (si longues que les nuits en étaient diminuées de moitié), pendant lesquelles nous avons été cahotés par des chemins effroyables, sans qu'il nous fût permis de consacrer assez de temps au sommeil pour que les douleurs de la veille fussent oubliées le lendemain.

Je pus juger approximativement de la grandeur de la ville par le temps que nous employâmes à sortir de ses portes. La nuit était des plus sombres, et j'attendis assez impatiemment le jour pour faire connaissance avec mes nouveaux compagnons de voyage. Nous passâmes un pont jeté sur un lit de torrent, nommé Atoyaque, et nous traversâmes ensuite *San-Miguel* et *Prio-Prieto*. Ce fut en sortant de ce petit village, le plus important des deux, que le jour commença à poindre. Quand nous arrivâmes à *San-Martin de Tesselucas*, le soleil était dans toute sa splendeur.

Ce grand bourg se ressent de la position qu'il occupe entre les deux principales villes de la confédération mexicaine, et la campagne éprouve aussi l'influence du voisinage de la capitale. Nous apprîmes que la diligence qui va de Mexico à Orizaba, avait été dévalisée la veille non loin de San-Martin. Du reste, les voleurs s'étaient contentés de lever une contribution sur les voyageurs, et avaient

respecté leurs effets et leurs vies. Il n'en est pas toujours ainsi dans les pays plus avancés en civilisation.

Pendant que l'on relayait, nous eûmes le temps, le commandant Leray et moi, d'aller visiter l'église dédiée au saint titulaire du bourg. Cet édifice, de petite dimension, est un véritable bijou. La façade, richement ornée, est d'un goût bizarre, mais plein de grâce. Des faïences vernies, représentant des sujets pieux, sont encadrées par les pilastres, les impostes et les entablements des ordonnances superposées. Toute cette architecture, éblouissante de blancheur, est relevée par un rouge vif, mais harmonieux, avec lequel on a peint quelques-unes des moulures, ainsi que la plupart des ornements. Les moulures qui sont blanches, et les ornements qui ne sont pas entièrement peints, ont été redessinés avec du cinabre. Des arbres immenses, dont les cimes s'élèvent au-dessus du faite de l'édifice, encadrent ce monument élégant, et, par leur opposition d'un vert sombre, augmentent encore l'éclat de la façade principale, que l'on ne peut voir qu'à une distance convenable, car le monument et ses dépendances sont environnés d'une muraille de douze à quatorze pieds d'élévation.

L'intérieur de l'église est un des plus riches que j'aie vus. Rien, même en Espagne, ne peut lui être comparé. Le maître-autel, couvert de sculptures, est entièrement doré. Des chandeliers en argent, chefs-d'œuvre d'orfèvrerie, témoignent de la générosité des fondateurs. De riches étoffes, de superbes dentelles ornent l'autel, dont le devant est formé d'un immense morceau d'agate du plus grand prix.

Dans une chapelle latérale, je remarquai un tableau représentant la Vierge et l'enfant Jésus, entourés de saints, de pères de l'Eglise, de docteurs, etc. Cette œuvre a dû être une des meilleures de Murillo; la composition et l'ordonnance en sont de la plus grande beauté. Malheureusement, soit que, dans le voyage, il ait éprouvé quelques avaries, ou qu'en place l'humidité ait pu en altérer quelques parties, un peintre mexicain, nommé *Juan Sedeño*, a eu la témérité d'y porter une main sacrilège, et, non content de le retoucher, il l'a repeint, ainsi qu'il s'en vante lui-même dans une inscription placée au bas du tableau, en caractères rouges, et ainsi conçue :

ESTE CUADRO SE REPINTO AÑO DE 1773, POR JUAN SEDEÑO.  
(Ce tableau fut repeint, en 1773, par Juan Sedeño.)

Il éprouva toutefois quelques remords. La tête de la Vierge et celles de deux ou trois saints sont restées intactes, et l'on peut juger, par ces fragments, de la perte que les arts ont faite par les soins maladroits d'un barbouilleur de village.

Au sortir de San-Martin de Tesselucas, la route traverse une plaine parsemée de bouquets de bois, de culture de maïs, de blanches maisons à un seul étage, mais en apparence commodes et propres. Les haies étaient formées par les plantes les plus vigoureuses. Le magœï aux longues feuilles, d'un vert grisâtre, et le gigantesque nopal, s'unissaient à une immense variété de plantes grasses, qui s'enroulaient, serpentaient au milieu des buissons chargés de fleurs éclatantes; devant nous à l'horizon se présentait l'énorme montagne de Rio-Frio couverte de noirs sapins; nous devons la franchir bientôt; à notre gauche,

les contreforts plus modestes des montagnes qui séparent l'état de Puebla de celui de Tlascala, où s'accomplirent de si grands événements lors de la conquête espagnole; à droite, les deux géants du Mexique, le Popocatepetl et l'Ixtacciuatl; le premier dont le nom signifie en indien *Montagne fumante*, est élevé de dix-neuf mille cinq cent quarante-huit pieds espagnols au-dessus du niveau de la mer; le second, qui signifie *Femme blanche*, n'est qu'à dix-sept mille deux cent vingt-sept pieds espagnols d'élévation. Le Popocatepetl a la forme d'un cône pyramidal un peu tronqué au sommet; le tiers supérieur est constamment couvert de neige; lors de la conquête du Mexique ce volcan était encore en éruption, une crainte superstitieuse en éloignait les naturels du pays, non lorsque le volcan fumait, ils s'étaient familiarisés avec ce spectacle; mais lorsqu'il lançait des flammes les Indiens s'attristaient et tremblaient à ce présage funeste, car ils pensaient que les étincelles qui se perdaient dans les airs et ne retombaient pas à terre, étaient les âmes des tyrans qui venaient châtier les hommes, et que leurs dieux, quand ils étaient courroucés, s'en servaient comme des instruments de leur terrible justice. Diego de Ordaz, un des compagnons de Hernan Cortez, entreprit l'ascension du volcan avec deux soldats; il arriva jusqu'au cratère, non sans des peines infinies, et revint au milieu des Indiens émerveillés, qui n'espéraient plus le revoir.

Cette action courageuse eut un résultat important; lors de la seconde entrée à Mexico la poudre manqua aux Espagnols. Diego de Ordaz se souvint de la quantité immense de soufre qu'il avait vue auprès du volcan, et l'on en retira ce qui était nécessaire pour fabriquer des munitions; ce fut